

Danser maintenant

Soirée en l'honneur de Pierre Boulez (Palais Garnier, Paris, 5 décembre 2015)

nale en 2009. Loin du geste de Michael Gielen, mêlant souffle et chair, la direction de Philippe Jordan a le mérite de faire entendre la partition de Schoenberg dans une lecture impeccable et transparente. Le chœur de l'Opéra voit ses efforts récompensés, après un an de travail pour parvenir à dominer difficultés de la partition et exigences scéniques... Les interventions sont perceptibles tantôt comme masse géométrique, tantôt comme individualités, repoussant le défi de gagner à la fois en projection et en précision dans les menus détails de la prononciation. Thomas Johannes Mayer domine son rôle avec une autorité peu commune. Son Moïse tient la dragée haute à la lignée des voix wagnériennes qui se sont affrontées à ce rôle difficile. John Graham-Hall est un Aaron qui sait faire oublier les approximations de la ligne vocale par un jeu très engagé. L'ensemble des solistes disséminés dans des rôles secondaires (mais hautement périlleux) donne à penser que la qualité de cette réalisation est le résultat d'une heureuse et rare homogénéité de travail et d'attention.

David Verdier



« Le Sacre du printemps » par Pina Bausch. © Julien Benhamou

Belle initiative du ballet de l'Opéra de Paris, cette soirée-hommage à Pierre Boulez réunit pour l'occasion deux compositeurs de prédilection : György Ligeti et Igor Stravinsky. Dans *Polyphonia* (2011), le chorégraphe Christopher Wheeldon imagine à partir des *Pièces pour piano* de Ligeti, un assemblage de gestes et postures anguleuses. D'une rectitude géométrique à l'abstraction assez contrainte et métronomique, l'exercice tient davantage du sismographe que de l'improvisation humoristique. Avec Balanchine comme modèle, les groupes dansés sont circonscrits dans une statuaire peu engageante — dommage. Plus convaincant et ambitieux, la proposition du britannique Wayne McGregor autour d'*Anthèmes II* pour violon seul et électronique, atteint l'objectif chorégraphique de produire du sens en combinant gestes instrumentaux et mouvements du corps. Conçue en collaboration avec l'artiste plasticien Haroon Mirza, Alea Sands fait circuler parmi les sept danseurs de la compagnie, un réseau d'énergie fait de rebonds et de jeux de miroirs. Les corps forment une suite d'idéogrammes abstraits et bicolores, habilement mis en valeurs par

les lumières zénithales de Lucy Carter. Un peu à l'étroit dans la matité acoustique de Garnier, l'électronique réglée par Andrew Gerzso et Gilbert Nouno trouve en Hae-Sun Kang une interprète désormais incontournable et « historique » dans l'interprétation de cette pièce de haute virtuosité de Boulez. Assurément « historique » et magistral, le *Sacre du printemps* chorégraphié par Pina Bausch, vient clore cette soirée. Un rien trop sage et appliquée en comparaison avec la troupe du Wuppertal Tanztheater, la performance du ballet de l'Opéra respire la classe grâce également à l'impeccable mise en place de Vello Pähn. À défaut de bouleverser, cette seconde partie vient confirmer le bel enlacement des racines de la danse moderne et de la musique contemporaine.

David Verdier